

LE MUR ET LA RAISON

Jean-Yves Lesné

jeanyveslesne.com

CHAPITRE 1

Tout commence sur un trottoir de la rue de Rennes, à Paris. Le souvenir le plus ancien gravé dans ma mémoire remonte à l'instant d'avant, je sors d'un hôtel. Je ne sais quelle direction prendre, à gauche, à droite ? Je devrais être angoissé, paniqué même. J'observe les gens avec indifférence, allant, venant. Je ne sais pour quelle raison, en ce début de matinée, alors que le soleil brille dans un ciel uniformément bleu, je me tiens là, immobile, debout sur mes deux jambes. J'attends peut-être quelqu'un, ou dois-je me rendre quelque part ? Je ne sais. Étrange sensation de vide. Je suis pourtant lucide, j'ai toute ma tête.

Machinalement, je plonge la main dans une poche de mon pantalon. Elle est vide. Je fais la même chose dans l'autre, je sens une sorte de papier cartonné souple plié en deux. Je m'en empare, le déplie. C'est un billet de train. Je le lis attentivement. Ce qui attire mon regard en premier est le nom d'une ville : Saint-Brieuc, puis gare Montparnasse 11 heures 50, et juste au-dessus une date, 19 juillet. Je m'adresse à la première personne qui vient vers moi, lui demande où se trouve la gare Montparnasse. D'un geste de la main elle m'indique la direction à prendre, tout droit à moins de cinq cents mètres et à

Le mur et la raison

droite. Je m'y rends en pressant le pas, arrivé sur place, une foule dense franchit les portes de sortie. Sur le fronton du bâtiment, une pendule indique 10 heures 40. Je pénètre dans le vaste édifice. Je ne sais où me diriger, alors je suis un groupe de personnes tirant des valises. Je gravis un escalator, tournant la tête d'un côté et de l'autre. C'est à ce moment que je m'aperçois que je porte un sac sur le dos. Il semble bien léger. Je n'ai pas le souvenir de l'avoir déposé sur mes épaules. Je ne veux pas perdre de vue ces voyageurs avec leurs valises à roulettes. Un peu à la traîne, je m'adresse à une femme du groupe. *Le train pour Saint-Brieuc ?* Elle ne me répond pas, j'ai l'impression de lui avoir fait peur. Je n'insiste pas. Un jeune homme en gilet rouge agite un bras, tout en observant un large panneau où défilent des noms de villes, des heures. Lui saura me renseigner. J'attends qu'il en termine avec un couple âgé. Je lui tends mon billet. J'ai plus d'une heure avant le départ, mon train vient de s'afficher dans le bas du panneau, au-dessus de ma tête, et s'inscrit à la vitesse de l'éclair : quai numéro 18, c'est là que je dois me rendre. J'ai largement le temps. Sommes-nous bien le 19 juillet ? Le jeune homme sourit quand je lui pose la question. Il ne me répond pas ; une femme, un bébé dans les bras, l'apostrophe, elle semble désespérée. Je m'éclipse.

Assis sur un banc, après avoir bien repéré le quai où ce train va venir stationner, j'observe les voyageurs qui s'agitent, se fauflent, pressent le pas, s'évitent, s'arrêtent un instant devant l'affichage des trains en partance puis, tournant la tête dans tous les sens, de l'inquiétude se lit dans leur regard. Cette effervescence me donne le

vertige. Je ferme les yeux pour faire le vide dans ma tête. Cette cohue sans nom ne prendra-t-elle jamais fin ? Ça me devient insupportable. Une invasion de sauterelles en plein désert saccageant tout sur son passage, quelle drôle d'idée vient de germer. Il n'y a rien pour accrocher mon attention, pas le moindre souvenir. Ma vie se résume à ces derniers instants. Je prends soudain conscience que je suis incapable de savoir qui je suis, quel est mon nom, mon prénom, je suis pour moi un parfait inconnu. Comment cela est-il possible ? Je regarde encore plus attentivement les gens, les hommes, les femmes dans cette gare surpeuplée. Je me plais à imaginer que l'un d'eux me reconnaîtra, qu'il m'interpellera, m'apostrophera. Ce serait un miracle, un don du ciel. Il n'y a que comme ça que je pourrai recouvrer mon identité.

Il est temps que je me dirige vers le quai 18, le train est là. Je m'apprête à monter dans le premier wagon quand j'entends un homme, la quarantaine, qui, les yeux rivés sur son billet, et s'adressant sans doute à sa femme, ou son amie, s'exclame : *On est en tout début du train, c'est bien notre veine, allez vite, suis-moi.* Alors, je lui demande comment savoir où se trouve ma place. Il me jette un regard qui traduit sa surprise, je lui tends mon billet. Sa réponse sèche et sans appel me laisse pantois : *wagon 14 place 36*, et il file. Mon sac toujours sur l'épaule, je le suis à quelques mètres, jusqu'au moment où je repère le chiffre 14 sur le train. Voilà, j'y suis. Je saurai bien trouver mon emplacement. Je monte et fais comme tout le monde, dans l'étroit couloir, je lève la tête pour lire les numéros. Place 36, je m'installe, me

Le mur et la raison

dépouille de mon sac. Je vais pouvoir savoir ce qu'il contient, sans doute pas grand-chose. J'ai à peine le temps de tirer sur la fermeture à glissière qu'un homme m'apostrophe. Je suis à sa place, la mienne se trouve côté allée. Je me lève prestement ; avant de s'installer côté vitre, je l'aide à soulever sa valise, elle pèse un bon poids et la glisse dans le panier à bagages au-dessus, et il place une serviette en cuir noir à ses pieds, le long de la cloison. Un merci à peine audible, il semble inquiet, la blancheur de son visage me saute aux yeux. C'est le plein été, je me dis qu'il ne doit pas aimer s'exposer au soleil, à moins qu'il ne travaille dans un bureau orienté au nord. Je ressens le besoin de m'interroger constamment sur ce qui se passe autour de moi. Ainsi je ne m'attarde pas sur l'essentiel, sur ce qui devrait être mon seul centre d'intérêt et qui, ici dans ce wagon laisse tout le monde indifférent : qui suis-je ? Chacun est dans sa bulle.

Un coup de sifflet retentit, un léger bruit sourd, les portes automatiques se ferment. Le départ est imminent. Je sors le billet de ma poche, Saint-Brieuc, ce nom de ville ne me dit rien, je n'y suis jamais allé. Je m'en souviendrais. Je sursaute, non, impossible de le savoir. Avant le franchissement de la porte de l'hôtel de la rue de Rennes, il n'y a rien, un mur s'est dressé entre moi et mon passé. Je me rassure, ça va revenir, ce n'est peut-être pas la première fois que ça m'arrive. J'en souris, pour l'instant je ne saurais le dire. Le train s'ébranle, pas de secousses, il semble glisser sur un tapis de velours, c'est à peine si l'on perçoit un bruit étouffé, ah, les roues du wagon ont dû franchir un aiguillage, une très légère turbulence vite dissipée. L'homme à mes côtés me donne un léger coup

Jean-Yves Lesné

de coude. Je sursaute et tourne la tête de son côté, je perçois distinctement des gouttes de sueur perler sur son front. Il reste placide. Son attitude, son apparence, j'ai l'impression qu'il est à deux doigts du malaise. Pourtant le souffle frais de la climatisation atténue l'air chaud qui se dissipe petit à petit.

[Cliquer ici pour retrouver le livre sur Amazon](#)